



jy.failler@gmail.com

Contribution de Jean-Yves FAILLER

Le populisme, un combat du présent

Avec beaucoup d'autres vocables en « isme » (totalitarisme, complotisme, terrorisme) populisme sera dans le « top 10 » des mots les plus utilisés dans les débats à venir en 2021 et 2022. Ce mot-valise qui qualifie des situations, des itinéraires et des histoires diverses a un sens si flou et étendu que les historiens, les sociologues, les économistes, les politologues ne parviennent pas à se mettre d'accord sur sa signification et son contenu.

On se tourne alors vers « Larousse » qui indique que le populisme est une idéologie politique et que ce mot peut aussi s'appliquer « à des mouvements artistiques qui s'attachent à exprimer la vie et les sentiments des milieux populaires ». On regarde aussi du côté de Wikipédia qui le désigne en substance comme une instrumentalisation du peuple par des partis ou des personnalités prétendant s'exprimer en son nom. Le politologue allemand Yan-Werner Muller, auteur de « Qu'est-ce que le populisme » note que c'est « un concept accueillant toutes les composantes possibles et imaginables ».

Marc Lazar, le directeur du centre d'histoire de Sciences Po, à qui cette contribution condensée emprunte beaucoup, précise que l'interprétation faisant du populisme une idéologie est une thèse problématique « car il n'y a pas de doctrine cohérente dans le populisme ». L'autre interprétation que je partage dit-il est la suivante : « plus qu'une idéologie c'est davantage un style qui peut se combiner avec des fragments idéologiques sans s'y résumer ».

Apparu en Russie au XIXe siècle porté par des intellectuels qui considéraient que le peuple détient la vérité, ainsi qu'aux USA chez les petits fermiers du sud qui critiquent les trusts, le populisme fait une entrée fracassante sur la scène politique française avec le boulangisme, puis dans l'entre-deux guerre mondiale avec les ligues d'extrême-droite. Elles affichent une composante populiste tout comme le poujadisme des années 50 et le maoïsme des décennies suivantes. Toutefois, selon Marc Lazar, ces mouvements partisans d'un régime autoritaire n'étaient que des poussées de fièvre comparativement à l'essor puissant des néo-populismes apparus début 2000. Adeptes de la simplification, de l'outrance, du dénigrement comme leurs aînés, ils s'installent dans la durée.

Au-delà des divergences sur le sens, les analystes s'accordent sur quelques caractéristiques propres au populisme :

- La défiance profonde envers les institutions et l'expertise qui dominent et écrasent un peuple a priori bon et doué de raison
- La dénonciation des élites dirigeantes évidemment privilégiées (dont les leaders populistes sont souvent issus...) qui auraient confisqué le pouvoir et trahi la volonté du peuple
- L'anti-pluralisme : le populisme prétend représenter seul la volonté populaire qui est sans limite. Exit toute forme de contre-pouvoirs et de représentations autres que celles créées, admises par le leader
- L'apologie de l'autorité incarnée par « l'HOMME FORT » cultivant sa relation directe avec le peuple. Via la propagande et la maîtrise des canaux de la communication et via des élections (notamment référendum ou plébiscite) organisées pour que s'exprime la vérité du peuple que le leader ne craint jamais d'entendre
- La désignation d'ennemis à stigmatiser et à rejeter.

Le populisme, constate l'historien et sociologue Pierre Rosanvallon, est le point de rencontre de trois phénomènes : le désenchantement politique tenant à la mal représentation, les dysfonctionnements du régime démocratique, le désarroi social. À cela il faut ajouter la crise « culturelle » : que signifie être français dans l'Europe et dans la globalisation ? Pour ses détracteurs, les composants qui le caractérisent sont la démagogie, le mensonge, l'instrumentalisation, l'attachement à l'identitaire, le refus de toute forme de représentation ouverte à la discussion et à la négociation. Pour ses adeptes il n'est évidemment pas une menace mais une vision politique apportant des réponses, sans médiation, aux problèmes que les idéologies et les systèmes démocratiques ne savent pas ou plus résoudre.

Il existe, dit Marc Lazar, « une grande variété de populismes qui se distinguent dans leur organisation et leurs idées ». Mais tous évoquent le peuple sans en avoir la même définition. Pour certains (l'extrême-gauche), il est le peuple-citoyen, pour les uns (tendance M. Salvini), il est la plèbe, les gens de bon sens de la rue ou du café du commerce, pour d'autres encore (type D. Trump ou S. Berlusconi), le peuple est avant tout les consommateurs.

Les thématiques populistes contaminent peu à peu toutes les strates de la société via des groupements d'intérêts qui profitent de l'épuisement de nos modèles actuels de démocraties représentatives. Inscrit dans l'Histoire et malgré les traces nauséabondes qu'il y a laissées, il faut bien constater que le populisme se réinstalle durablement en ce début de XXI^e siècle, sans coup d'État mais en tentant de capter une aspiration à une autre politique.

C'est là, pour répondre à cette aspiration, pour résoudre la triple crise politique, sociale, culturelle que partis politiques et institutions, républicains et démocrates, syndicats, associations, attachés à la devise de la République, doivent reprendre la main. Pour cela et simultanément, il leur faut :

- Faire un travail de réflexion sur eux-mêmes, leur fonctionnement, sortir de leur tendance à exercer le pouvoir entre soi
- Réinventer de nouveaux modèles de gouvernement axés sur la crédibilité et l'efficacité
- Reconstituer des lieux et des formes de médiation entre les aspirations de la société et l'élaboration de l'action publique.

Contre le populisme, la condamnation morale et la rénovation des institutions ne sont pas les seules ripostes